

HORS INVENTAIRE

*"Spazza colligo"*

BULLETIN  
DE  
L'ACADÉMIE  
DU VAR

104, Boulevard Eugène-Pelletan

TOULON (Var)

Tél. (94) 42.19.24

144<sup>me</sup> ANNEE

Année 1976



(Imprimé en 1977)

**DISCOURS DE REMERCIEMENT A L'ACADEMIE DU VAR  
PRONONCE PAR**

**M<sup>me</sup> Geneviève GUERARD**

**LE 16 JANVIER 1976**

**DE TOURRIS A LA VALETTE PAR CHEMINS OUBLIÉS**

Monsieur le Président,  
Mes chers Collègues,  
Mesdames, Messieurs,

En cette séance où je suis reçue dans votre Compagnie, je ne me présenterai pas en érudite, mais seulement en collaboratrice, pensant devoir ce fauteuil, non à mes mérites personnels, mais simplement aux quelques services que j'ai pu rendre à l'Académie.

L'honneur que vous me procurez est pour moi une joie réelle et je vous en remercie. J'ai toujours été touchée de votre bon accueil, ayant trouvé en ma solitude, un réconfort dans ce travail de bibliothécaire que vous m'avez confié.

Selon la tradition, j'évoquerai d'abord la mémoire de celle dont j'occupe aujourd'hui le fauteuil, en l'occurrence de notre regrettée collègue Madame Bertrand-Lasbleis.

Le 27 février 1951, le mot — Madame — était adressé pour la première fois à un membre de l'Académie du Var.

Le docteur Clément, alors président, déplorait que pendant 150 ans, on ait refusé aux femmes l'entrée de notre Société. Madame Bertrand-Lasbleis fut donc la première à prononcer un discours de réception, dont une partie était consacrée au féminisme. Je voudrais en citer quelques extraits :

« Pendant qu'une sourde menace pèse sur le monde, c'est à nous femmes de donner notre mesure ! Nous ne sommes plus au temps où de graves personnages réunis en concile, décidaient à la fois du sexe des anges et si nous avions une âme !

« Génératrice des peuples, la femme doit se persuader de l'importance de sa personnalité, d'abord en tant qu'éducatrice. Il lui faudra convaincre, de n'avoir pas à sacrifier l'esprit au muscle, ou le muscle à l'esprit. Tout deux doivent être développés dans une égale harmonie ».

Dans la deuxième partie de son exposé, Madame Bertrand-Lasbleis exalte la Poésie :

« La Poésie est partout. Bien peu la voit. Découvrir la vie, voilà son but, qui relègue à l'arrière plan : calculs, bassesses et esclavage.

« La Poésie est pour celui qui s'y donne, une joie et une science. C'est un cadeau secret de la nature. Un don total de soi, qui permet au poète de se réaliser. »

Madame Bertrand-Lasbleis, provençale d'adoption, chérissait cette province et s'est attachée à son histoire.

Elle possédait de plus l'art de ciseler finement et harmonieusement le poème. Sa délicatesse de sentiment la portait vers un lyrisme voué entièrement au culte de la Nature et de la Provence.

Ses principales œuvres sont : un roman « L'île heureuse », belle fresque du XV<sup>m</sup>e siècle, où les deux héroïnes Pâquerose et Avenelle, évoluent dans une atmosphère de sensualité, en ce port de Toulon, si vivant et si coloré.

A citer également : « Au seuil de l'ombre », « Enluminures », « Chaste Sibille », « Le Luc les Sources », « La bête en chasse », « Chanson d'Eole », dont voici quelques vers :

Qui pourrait comparer ce bien-être paisible  
Et tiède, en s'attardant près d'un bon feu bien clair,  
A l'acre volupté de se mettre à la cible  
Au sein des éléments rués sur votre chair !  
Qui compare l'aspect des frissonnantes flammes  
Léchant le bois pleurant sa sève à gros bouillons  
A la folle tempête entrelaçant ses lames  
Et lançant dans l'air noir ses vastes tourbillons !  
Non ! Vous qui n'avez pas par un jour de tourmente

Livré au grand vent fou, votre front plein de feu,  
Ni rugi avec lui dans la tombe démente,  
Vous n'avez pas compris l'immensité de Dieu !

La disparition de Madame Bertrand-Lasbleis, si douce et si courtoise, a créé un grand vide dans le cœur de ses amis. J'essayerai de me montrer digne de sa succession.

Mon discours personnel aura trait aux lieux où j'ai vécu entre Tourris et La Valette.

### LA VALLEE DES FAVIERES

Pour ma joie, pour ma peine, je débarquai de Paris, à l'âge de onze ans, entre Faron et Coudon, dans cette Vallée des Favières peu connue des Toulonnais, quoique située sur le territoire de Toulon.

Je m'attachai comme à un être, à cette terre que mon père venait d'acquérir, au lieu-dit, sur les anciennes cartes « Le Col de la Folie ». N'était-ce pas justement une folie, pour un Parisien retraité des Finances, un bourgeois ignorant les secrets du béchard, d'acheter ce vieux mas aux murs de quatre-vingt centimètres, dominant sept hectares d'oliviers et de maquis ?

Surmené par la remise en état de cette propriété, mon père mourut peu après.

Ma mère qui était — frêle et pieuse — se contenta de prier le Seigneur d'arranger les choses !

Quant à moi, dès lors, je ne cessai de vivre dans la hantise de tous ces travaux pénibles qu'il fallait faire : des olivades, des vendanges et de ce maquis exubérant à mâter et qui bientôt envahit tout.

Mes parents je les revois :

Mon Père

En canotier,

Aux faux cols blancs amidonnés,

En manchettes à bouton d'or,

J'aimerai encore

Tirer ta barbe à la Hugo !

Mon Père

Vieil aristo

Plein de brio !

Toi mon païen

Qui sifflotait si bien  
Des chansons grivoises  
Narquoises !  
Avec ta sève  
Tu m'as donné ta fièvre.  
Je te déchiffre  
Besogneux dans tes chiffres,  
Ou marchant avec joie,  
Plein de foi,  
Comme dans une danse,  
Marquant la cadence  
De ta jolie canne de jonc  
Obsession.  
Toi ! L'enthousiaste, aimant l'azur  
La verdure,  
Détestant la ville,  
Dans Paris ayant domicile,  
Il me semble  
Que je te ressemble !

Mère  
Mon obscure  
Frêle et pure,  
Frileuse  
Et si pieuse !  
J'ai honte et souffrance  
De mon incroyance !  
Mère  
Aux jolies chapeaux  
Avec des oiseaux ;  
Aux jupes de soie  
Traînantes  
Comme manteau de roi,  
Mère  
Aux doigts menus  
Qui boutonnait ingénue  
Ses bottines fauves,  
Avec un tire-boutons de nacre  
Aux reflets mauves,  
Mon souvenir te sacre !  
Chère Mère  
Souffres-tu  
de me voir amère ?  
Avec ton grand idéal  
Sensitive et sentimentale  
Sceptique  
Romantique

Payse de Chateaubriand,  
Ton sang  
Breton  
De crucifixion,  
M'a donné le goût des alarmes  
Et celui des larmes.

Un mot à présent de ma jeunesse s'écoulant dans cette  
ambiance virgilienne de ma Vallée.

.. Bienheureuse campagne !  
Joie des sentiers !  
J'aillais m'allonger  
Au clapier,  
Et mes lapins  
Coquins,  
M'escaladaient comme une montagne,  
Mordillant mes cheveux  
Broussailleux,  
Croyant goûter une cardelle  
Nouvelle.  
Je connus des paysannes,  
Qui m'apprirent le nom des herbes  
A tisanes,  
Et les proverbes  
Provençaux  
Il faut  
Disaient ces filles  
En espadrilles,  
Sans approfondir,  
Laisser courir  
Le vent sur les tuiles...  
Nous vidions de l'huile  
Dans l'oignon cru,  
Qui l'eut cru ?  
Je croquais ce mets excellent  
Sur pain blanc.  
Mes grandes  
M'apprirent à tresser  
Les longues tiges de lavandes,  
Pour fabriquer  
Des bouteilles parfumées,  
Que l'on met au fond des armoires  
Dans les mouchoirs,  
Elles chuchotaient mille recettes  
Secrètes  
De ratatouilles

Au fenouil.  
Je trayais ma chèvre,  
Esprit taquin,  
Bichette  
Était barbue  
Et têtue,  
De cuivre brillait sa clochette.  
Pour calmer sa fièvre  
Elle culbutait à dessein  
Le vieux toupin.

Oui, cette terre des Favières a influencé ma vie !

Ces beaux soirs mystérieux et vaporeux, m'insufflèrent une certaine poésie. D'autre part, le tourment des oliviers, la précision des plans, le flamboiement des couleurs, m'incitèrent à dessiner et à peindre.

Le Mont Caume abrite ma Vallée d'un manteau de roches. Le Coudon altier la domine, grand sphinx qui regarde cette mer où brillent les Iles d'Or.

Les hommes de la préhistoire passèrent mais ne séjournèrent pas. On a retrouvé d'eux quelques ossements et débris de cuisines.

Ce fut ensuite le défilé des antiques :

Les Egyptiens plantèrent du blé et du chanvre.

Les Grecs construisirent quelques villas. Leur chef Lysanius périt dans l'incendie de l'une d'elle.

Les Ligures peuplèrent les bois qui dans le haut de la Vallée étaient giboyeux en cerfs et sangliers.

Des Celtes ayant guerroyé dans la région de Marseille, traversèrent la Vallée. Séduits par le charme du paysage, quelques soldats désertèrent et se mêlèrent aux Ligures.

Par mesure de sécurité, les Ligures se regroupèrent dans un village fortifié — La Courtine — qui surplombait les gorges d'Ollioules. On trouvait ça et là également quelques réduits gaulois.

Les Romains vinrent à leur tour et rasèrent La Courtine. Une fois maîtres de la région, ils aménagèrent le territoire en terrasses appelées : ribes ou ribas, d'où vient le nom de restanques. Ils firent planter des oliviers, apprenant l'agriculture à ces peuplades qu'ils désignaient sous le nom de « Commoni ». Pour mieux surveiller la population, les

Romains firent construire un Oppidum sur la colline que nous appelons « Vieille Valette ». En contre-bas, l'on put voir bientôt s'élever quelques fermes qui constituèrent le village de Tourris, du nom des tours qui le dominaient.

Les Romains relièrent Tourris à la côte par une route dont la D 46 actuelle a repris en partie le tracé.

Cette route romaine est encore visible en certains endroits, bordée de roches usées par les chars.

Les Ponts et Chaussées ont découvert alentour, des tombes de Ligures recouvertes de pierres plates. Ça et là des plaques de mortier caractéristiques des voies romaines. Cette route remontait vers Signes et rejoignait plus à l'est la Voie Aurélienne. Elle desservait également le vallon de Saint Honorat. L'évêque de ce nom avait fait aménager ce lieu en l'an 400, pour y accueillir des familles dont les terres avaient été ravagées par les tremblements de terre, lesquels à cette époque détruisirent entre autre Pomponiana.

Après la désagrégation de l'empire romain, la région passa sous la domination franque.

Lors de l'invasion des barbares en l'an 800, la Vallée vit souvent le triste défilé des gens de la plaine, fuyant l'envahisseur. Les Maures débarquaient à l'Almanarre, que l'on appelait La Manarre, c'est-à-dire le port.

Arrivés en vue de la côte, ils se mettaient tous à crier ensemble : « Allah-hou ! Allah-hou ! »

Les feux s'allumaient aux tours de guet. Le tocsin sonnait. Le peuple affolé courait s'enfermer dans les villages. Des fuyards grimpaient à Tourris. Les femmes pleuraient, traînant derrière elles leurs enfants. Les hommes valides couvraient la marche prêts à faire front.

Alors, sinistre présage, descendaient des montagnes des vols d'éperviers et de chats huants, sachant qu'il y aurait bientôt des cadavres que personne n'enterrerait.

Mistral, dans « l'Armana provençau » de 1890, a raconté à la manière d'une vieille histoire de loup l'aventure des nonnettes de l'Almanarre !

« L'Abbesse qui était jeune et d'un naturel fort gai, voulant se distraire après l'office du soir, dit à la sacristine :

— Vite, sœur Tartavelle, courez à la cloche sonner le tocsin. Zou ! sœur Tartavelle se pend à la cloche et sonne à toute volée. Et la mère Abesse de rire rire !

« Voici les paysans qui se lèvent à l'entour, croyant qu'il y a le feu. Ils courent à travers champs, à moitié vêtus, un pied nu, avec à l'autre un sabot, leurs braio à l'envers.

« Quand ils arrivent chez les nonnes tout essouflés et transpirants, ils demandent ce qu'il y a ?

« — Merci, braves gens, de votre empressement. Rassurez-vous, c'était seulement pour voir si vous viendriez à notre secours, au cas où l'on nous attaquerait. Pour vous reposer le sang, buvez quelques cruches de clairesettes qui sont préparées au parloir, puis vous retournerez vous coucher.

« En riant les paysans burent et trinquèrent à la santé des nonnes. Hélas, six mois après, les Maures débarquèrent et grimpèrent au couvent.

« — Aoï ! Grande Sainte Vierge, dit l'Abbesse ce sont les Sarrasins ! Sœur Tartavelle, courez, zou ! sonnez vite la cloche !

« En vain sœur Tartavelle se pendit à la cloche !

« Cette fois les paysans restèrent dans leur lit, se disant : Ces nonnettes font encore des leurs ! On ne prend pas deux lièvres au même gîte !

« Et les nonnettes y passèrent toutes ! »

La route romaine continua au moyen-âge à desservir la vallée dont les principaux domaines étaient (du nord au sud) : la Bascule ; le Plan des Chabertes ; la ferme du Moulin ; la Grande Favières, (mot qui vient de faviou et veut dire fève) ; la Source et le Prieuré, etc.

Au XII<sup>m</sup> siècle, les habitants eurent l'idée d'élever une chapelle à leur saint préféré, en l'occurrence Saint Clair.

Ce petit saint empêchait :

Les Sarrasins de débarquer.

Les floraisons de couler.

Les olives de tomber.

Le vin de se piquer.

Les collines de brûler.

Les puits de s'assécher.

Il protégeait :

Les femmes en couches, de la fébrasse.

Les pichouns, de l'escourrenco.

Les vieux, des mau de gousié.  
Les chèvres, de la tournis.  
Les lapins, de la ventrado.

On peut aujourd'hui, voir les ruines de cette chapelle à l'intersection du chemin de l'Hubac et de la route du Coudon (pas pour longtemps sans doute, car la façade qui comprenait un joli portail vient de s'écrouler).

Dans un vieux missel, sur un papier jauni, j'ai retrouvé une prière à Saint Clair :

Cher Patron, rendez-nous :

Philosophe comme le pêcheur  
Insouciant tel un tambourinaire,  
Vif au travail ainsi que la bugadière,  
Patient comme l'âne,  
Fort comme le bœuf.  
Donnez-nous le goût des choses de la terre,  
La paix des collines  
La fraîcheur des sources,  
La prudence de l'escargot,  
La candeur de l'agneau,  
L'activité de la fourmi,  
La joie du rossignol  
La bonté du pain,  
La tendreté de la fougasse,  
La bonne humeur du vin cuit,  
La saveur de l'ail,  
La pûreté de l'huile d'olive,  
La douceur du miel.  
Préserver la Provence :  
Du feu du ciel  
De celui de la terre  
De la sécheresse,  
Des pillards.  
Que nos restanques de soleil  
Soient votre terroir d'affection.  
Quand nos bras ne pourront plus remuer les sillons,  
Conduisez-nous, plan planet, au jardin de votre paradis.

Jadis, tous les 1<sup>er</sup> mai, les pèlerins de La Valette quittaient leur village à — prim'aubeto — pour aller attendre devant la chapelle Saint Clair, les pèlerins du Revest et monter processionnellement ensemble à Saint Jean de Tourris.

Certain printemps, les Valettois étant arrivés les pre-

miers, ce qui était normal, puisqu'ils avaient moins de chemin à faire, se reposèrent à l'ombre fraîche des figuiers qui étaient nombreux aux environs. La marce ayant aiguisé leur appétit, ils se sentirent une faim de loup et firent brèche à leurs provisions. Puis ils envoyèrent les jeunes quérir des bonbonnettes de vin au domaine de la Source, lesquelles furent allègrement vidées.

Les Revestois arrivèrent enfin.

La coutume voulait qu'après saluts, les bannières des villages fussent échangées.

La bannière d'azur de La Valette avec pigne d'or et la bannière étoilée du Revest.

Par malheur, la bannière de La Valette, tenue par une main peu sûre, s'abattit sur la tête du porte bannière du Revest, lequel tomba « ensucado » devant la porte de la chapelle, assommé comme un lapin de choux.

Cette injure provoqua une mêlée générale. Vous savez comme moi que les « mocos » ont du sang arabe dans les veines !

Il y eut des blessés. O sacrilège ! la statue du Saint fut brisée. Le pauvre s'empressa de déguerpir dans sa chapelle de Bormes, renonçant à protéger les Valettois... A la suite de quoi le village fut décimé par la peste...

Comme toute vallée provençale, la vallée des Favières comporte sur ses versants plusieurs grottes et deux petits gouffres, où les paysans avaient la mauvaise habitude de jeter les animaux morts, ce qui pollue l'eau des sources.

Au-dessus du chemin de l'Hubac est une grotte difficile d'accès : « Le Saint Trou ». Elle a dû être habitée par les premiers hommes, mais on n'y a jamais fait de fouilles sérieuses ni profondes. Pendant la Révolution des suspects s'y sont cachés avec l'abbé Saurin, vicaire du Castellet, qui avait été expulsé.

En août 1944, certains habitants des Favières y ont également cherché refuge. Cette grotte comprend une grande salle suivi de plusieurs petites avec un bassin, dont le volume d'eau s'avéra insuffisant.

Sur le versant de la Vieille Valette se trouve l'à pic de la muraille, un puits qui aboutit à plusieurs salles. La pénétration est dangereuse. Un lieutenant de vaisseau s'y est tué. Des jeunes gens s'y sont blessés, qu'il a fallu éva-

cuer en hélicoptère. Un peu plus bas se trouve « le trou de Gaspard ».

C'est une caverne où se cachait le détrousser de grands chemins, Gaspard de Besse. Un jour qu'il se trouvait sans vivre, Gaspard s'aventura chez son ami de La Valette qui habitait la grande rue à présent route nationale numéro 83. Il fut repéré, la maison cernée par la police. Gaspard essaya de s'échapper en sautant du toit. Rattrapé, on l'envoya à Aix où il fut roué sur la place publique. Né en 1757, il fut exécuté en 1781 avec deux de ses complices.

Retournons quelque peu en arrière vers le village de Tourris, aujourd'hui en ruines.

D'abord un réduit gaulois, cet oppidum perché en haut de la Vieille Valette fut pense-t-on élevé sous le régime de Marc-Antoine le célèbre amant de Cléopâtre, vers les années 50 av. J.-C.. On y a retrouvé des pièces à l'effigie de César, des poteries aux cassures sanguines, qui doivent provenir de la fabrique de Torentum. C'était primitivement un poste de vigie, surveillant à la fois les deux vallées :

Vallis Auria, la vallée dorée, d'où le nom de Vallaury, dans laquelle les roches prennent au couchant la teinte de l'or. Dans cette vallée se trouvait le temple du Soleil qui donna son nom aux Solliès.

La deuxième vallée étant Vallis Laeta, la vallée heureuse des Favières.

Cet oppidum fut plusieurs fois incendié et pillé par les barbaresques. Dès le V<sup>me</sup> siècle un village s'était formé au pied de la colline. Les terres alentour furent mises en cultures alimentées par de nombreuses sources .

Des documents du XII<sup>me</sup> siècle, mentionnent à la fois, la Villa Saint Jean de Tourris et la villa Saint Jean de Vallée.

L'agglomération de la plaine supplanta bientôt Tourris et l'obligea à lui payer l'impôt.

En 1262, le Comte Charles II, abandonna ses droits sur le fief de Tourris à Noble Homme Renforciat, en échange de terres à Toulon. En 1367, le fief fut acquis par noble homme Rostang-Fresquet de Toulon. En 1400, il faisait partie des biens de la famille Clapiers. Par mariage, il passa dans la maison des Comtes de Vintimille, seigneurs d'Ollioules.

En 1525, Melchior de Vintimille, l'échangea avec noble homme de Chautard, contre des terres d'Ollioules.

Le village fut en partie incendié par les Turcs en 1510 et mis à sac par des pillards en 1536.

Il passa en 1551 dans la famille des Nas par le mariage de Catherine Chautard avec Louis de Nas originaire d'Aix. Jusqu'en 1789, neuf comtes de Nas se succédèrent. A la Révolution le domaine fut vendu et les Nas allèrent faire souche, qui à l'Île Bourbon, d'autres à Madagascar et jusqu'en Indochine.

Le nouvel acquéreur fut un négociant, Joseph Aguilon déjà propriétaire du Domaine des Chabertes.

Le Château de Tourris a été relevé de ses ruines au XVI<sup>me</sup> siècle par J.-B. de Nas. Certains murs ont 1 m 50 d'épaisseur. Il contenait une prison avec des instruments de tortures. La chapelle est de style gothique. Une confrérie de Pénitents y séjourna en 1832. Le domaine fut acheté au XIX<sup>me</sup> siècle par la famille des comtes de Gasquet, dont le dernier descendant aveugle est mort il y a 20 ans.

Une des richesses de Tourris, se trouve dans son sable siliceux qui permit au XIX<sup>e</sup> siècle, l'installation d'une verrerie. Il fallait tant de bois pour souffler les jolies bonbonnes, qu'on édifia sur place les ateliers parce que les collines avoisinantes fournissaient le combustible.

La verrerie ayant fermé ses portes, le bois des collines fut exploité par les familles Hermitte et Quatrepens, dont les longues charrettes attelées de mulets, ravitaillèrent pendant des années les boulangeries de La Valette et de Toulon en fagots, qui chauffaient si bien les fours où cuisaient les délicieuses navettes au levain et les tendres fougasses.

Dans les gisements calcaires de Tourris, on trouve une pierre au grain fin, facile à travailler, qui rappelle un peu le marbre. Les anciens l'utilisaient pour construire portes, voûtes, bassins, fontaine, tombeaux, escaliers.

Aujourd'hui, les carrières de sable à outillage moderne, fournissent la matière première à une fabrique de ciment en zone industrielle de La Garde.

Le transfert de la Pyrotechnie de la Marine a fermé à présent, avec de lourdes chaînes, les jolis sentiers d'antan et les vallons sauvages, chers à Claude Farrère et décrits

dans « La maison des hommes vivants ». Le château a été transformé en bergerie.

Redescendons vers La Valette qui s'appelait primitivement le Bourg de Vallée.

D'après des écrivains latins dont Pline, ce sont des habitants de Tourris qui ayant trouvé un travail rémunérateur en cet endroit fondèrent un village.

On raconte, qu'un ancien officier de l'Empire romain, ayant compris le parti que l'on pouvait tirer de l'insecte « Kermès » donnant la pourpre, eut l'idée de fonder des teintureries au bord des points d'eau entourant Tholon, soit à Dardennes - Saint-Antoine où l'on employait surtout le coquillage « Murex », puis à Bourg Vallée, où l'on employait le Kermès qui donnait des reflets merveilleux.

Le chanvre poussait justement dans les marais autour de La Garde. Tholon devint bientôt célèbre par ses toiles rouges, très prisées des guerriers romains. De là viendrait le nom de Telo-Martius, à cette ville où l'on fabriquait des toiles pour les guerriers.

Les bourgeois bientôt prirent goût à cette jolie couleur et se firent faire des vêtements rouges. Le kermès est une sorte de cloporte qui suce la sève des chênes verts. Les femmes et les enfants s'occupaient à le ramasser à la pointe du jour, quand la rosée rend les feuilles épineuses moins acérées.

Lors de l'invasion sarrasine, alors que les villages se dépeuplaient La Valette s'agrandit, accueillant les populations qui fuyaient. Le village fut assez riche pour se construire d'épais remparts et donner du travail à tous.

Au Xe siècle, les Comtes de Provence Hugues et Guillaume, firent venir des renforts piémontais et arrivèrent à chasser les Sarrasins qui dévastaient la région.

Une certaine dame Balda du Val, aurait fait édifier la chapelle de Saint-Jean de Vallée en 1068. Elle fut bénie par Guillaume 1er évêque de Toulon.

En 1201, une Seigneuresse de Toulon, la dame Sibille, légua 50 sols d'or pour agrandir le sanctuaire. Mais il faudra attendre le XVIe siècle pour que s'élève la nef actuelle ; le XVIIIe pour l'édification du clocher en pierres de Tourris.

Des prieurs administrèrent la région. Un des plus célèbres fut Joseph de Gautier, installé dans la villa romaine au sommet d'une éminence dominant le village, laquelle prit le nom de Prieuré. Il y recevait les esprits les plus distingués de son temps et entre autre Gassendi.

A côté de la maison de maître, s'élevait des bâtiments rustiques pour loger les intendants. Les dépendances comprenaient des cuves des celliers, pressoirs, moulins, jarriers. Tout le mouvement agricole de la Vallée des Favières dépendait du Prieuré.

Au XIV<sup>e</sup> siècle le Comte des Beaux incendia et pilla La Valette. A cette époque la Reine Jeanne séjourna au château de Tamagnon à La Pauline. Elle vint en promenade à Baudouvin qui n'était alors qu'une bergerie. Ayant vu couler un ruisseau, elle ordonna de creuser à cet emplacement. L'eau jaillit abondamment et l'on construisit un bassin.

Plus tard la commune fit capter cette source dite de La Foux pour alimenter les riches fontaines de La Valette.

Le XV<sup>e</sup> siècle amena de grands mouvements de troupes dans la région : des Espagnols, des Suisses, des Portugais. Une partie de ces derniers fonda près de La Valette le hameau du Partégal.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, l'autorité des prieurs fut supplantée par celle des consuls civils. A cette époque la région subit beaucoup de ravages :

D'abord en 1510, les Turcs venus comme alliés, firent pas mal de saccages et mirent le feu à Tourris.

En 1531, ce fut Barberousse qui incendia La Valette, emmenant des otages pour les vendre comme esclaves.

Puis le duc d'Épernon, gouverneur de Provence, acheva la ruine du pays. Il était de caractère violent et excessif.

D'après l'étude du commandant Cousot, le duc joua double jeu entre Henri IV et les seigneurs provençaux.

Défait à Vidauban dans une bataille, où le représentant du roi, Allaman, et le sieur Châteauneuf au service du duc, se retrouvèrent tous deux dans la rivière l'Argens, unis pour toujours au fond des eaux.

D'Épernon préleva quatre millions en subsides et impôts. Nostradamus a écrit la relation suivante :

« Ses troupes firent passer par la coignée ey les flammes les grands et fructueux oliviers près de Tholon, qui sont de formes gigambales et vont de pair avec les plus hauts chênes ».

Mettant le feu aux bastides, le duc épouvanta les habitants par mille charges et cruautés.

Un dicton valettois dit d'un homme mauvais :

« A causé tant de maux qu'Eparnon ! »

Au XVII<sup>e</sup> siècle, la culture du chanvre fut intensifiée. Il y avait tant de voiles au port de Toulon, qu'il fallait beaucoup de toiles et de cordages.

La résine des pins fut récoltée et employée mélangée à la poix pour calfater les navires.

On remplaça l'ancienne porte de l'Eglise par une belle porte sculptée dont le retable est attribué à Puget.

La peste de 1620 fut ressentie au village.

A cette époque La Valette acheta un immeuble pour le transformer en Maison commune, forma une milice qui pendant la Fronde joua un rôle sous le nom de « Sabreurs ».

Au XVIII<sup>e</sup> siècle nouveaux pillages.

En 1707, la région de La Valette fut envahie par les 40.000 soldats du duc de Savoie, Victor Amédée, venu mettre le siège devant Toulon.

La Compagnie des mousquetaires valettois s'unit aux Toulonnais. En tout 20.000 hommes, bien commandés par le maréchal de Tessé et le gendre de Mme de Sévigné, le comte de Grignan, ils repoussèrent l'assaut et mirent en pièce les troupes du duc de Savoie, le 22 et le 23 août 1707. Coïncidence bizarre, c'est également un 22 et 23 août que 837 ans plus tard les troupes du futur général Bouvet chassèrent les Allemands du Fort Coudon au moment où les premiers blindés alliés entraient à La Valette.

Cette défaite du duc de Savoie a été commémorée par une plaque sur la mairie de Toulon.

Ce danger passé, un froid exceptionnel gela tous les oliviers et vignes autour du village.

Pour clôre la série des catastrophes, la peste de 1722 réduisit la population de 1600 à 530 habitants !

En 1749, un nouveau recensement donna 1200 âmes. Dès lors la population ne cessa de s'accroître, grâce au commerce qui consistait en vente d'huile d'olive, en filatures, à la fabrication du savon et chandelle. Une tannerie et une distillerie s'installèrent également.

En 1789 Laetitia Bonaparte se réfugia au numéro 23 de la route nationale. Pendant la Terreur le vieux curé Martre fut lâchement pendu à un micocoulier, lequel arbre, frappé d'anathème en mourut lui-même peu après.

En 1793, les sections populaires s'installèrent aux Minimes. A cette époque Napoléon Bonaparte, chassa les Anglais venus à leur tour assiéger Toulon. Le Faron fut repris.

Depuis 1950 l'extension du village de La Valette a été prodigieuse. Grands ensembles et zone industrielle en font à présent un faubourg de Toulon.

On trouve quelques domaines célèbres à La Valette.

Celui de **Baudouvin** fut donné en 1437 à Elion de Glandèves pour ses services rendus au Roi René. Cette famille joua un rôle important : Jean fils d'Elion, conseiller du dernier comte de Provence Charles du Maine, importuna celui-ci, jusqu'à ce qu'il eut signé un testament, instituant Louis XI son héritier en 1481. Les Glandèves firent construire un château sur l'emplacement de l'ancienne bergerie.

Le domaine passa ensuite aux Forbin-Solliès, puis aux Thomas, seigneur de La Garde et d'Evenos, en 1560, qui marièrent leur fils avec Catherine de Tourris, Pour fêter cet évènement ces derniers firent édifier la fontaine Samson, où dès lors les jeunes mariés du pays, vinrent boire l'eau — qui donne force — Au XVI<sup>e</sup> siècle cette famille vendit Baudouvin pour s'installer à Evenos.

En 1640, c'était Cassandre Cabasson qui était seigneresse de Baudouvin, que son père Claude avait acheté à Gaspard Thomas. Par mariage le domaine passa aux Rippert, seigneur du Revest. En 1800, la propriété appartenait à M. de Grasse-Briançon. En 1928 le baron de Rothschild l'avait rachetée. Aujourd'hui c'est la résidence du préfet maritime.

Presque en face se trouve le **Domaine des Minimes** qui fut donné en 1602 par sieur Augias, aux pères capucins de l'ordre de Saint François. C'était une propriété plantée d'oliviers avec jardin potager et bastide au quartier Sainte Cécile, à condition que les pères y construiraient un couvent,

lequel fut commencé en 1605. Ces religieux étaient des nobles et rendaient d'éminents services en temps de guerre, de feu, ou d'épidémies. Aussi le conseil municipal lui fit cadeau d'une somme de 40 ducats pour permettre son installation.

Les capucins manquant d'eau, trouvèrent à deux mètres cinquante seulement, une nappe inépuisable. Ils captèrent cette richesse au moyen de grandes canalisations qui alimentèrent également les domaines de la Baume et de la Condamine.

Lors de l'expédition d'Egypte, le couvent devint hôpital. Il y eut tant de malades qu'un grand champ dût être sacrifié, pour inhumer tous ceux qui étaient revenus pour trépasser à La Valette. Ce qui reste du couvent a été transformé en maison de maîtres. L'église du couvent englobait la chapelle Sainte-Cécile.

A la sortie du village de La Valette le **Domaine Saint-Joseph** s'appelait autrefois La Viguerie. Les vieilles gens disaient : le Château. C'était une belle construction du XVIIe siècle. La tradition affirme que Louis XIV et Anne d'Autriche séjournèrent au château lors de leur voyage d'action de Grâce à Notre-Dame de Cotignac.

C'était la résidence des Viguiers, représentant du gouvernement. Vendu en 1789 comme bien national il fut acquis par le conventionnel Charbonnier dit « Coupe-têtes ». Sa fille avait été choisie pour représenter la déesse de la Raison.

Cette demoiselle une fois morte hanta une des chambres de La Viguerie, jetant les occupants au bas du lit. On dut appeler M. le curé pour exorciser.

En 1848, le domaine appartenait à Camille Ledeau, représentant du peuple. La Viguerie fut ensuite achetée en 1872 par le capitaine de vaisseau Edmond Guyon, qui avait sept enfants. Il mourut hélas à 47 ans. Sa femme exploita avec courage les 20 hectares de la propriété. Elle dut en vendre une partie, laquelle est devenue l'actuelle place de La Valette, bien aimée des joueurs de boules. Les descendants de la famille Guyon, ont suivi la tradition de service à la mer, ils continuent cependant à revenir dans ce beau domaine où certains ont vu l'emplacement de l'ancienne demeure des Templiers.

Au chemin de Terre Rouge **la Baume**, belle bâtisse du XVIIIe siècle, était autrefois flanquée de deux tours avec

derrière une chapelle décorée de petites fresques représentant des scènes champêtres. Les familles Carassan et Pascal, occupèrent successivement cette demeure.

J'ai déjà parlé du **Prieuré** qui s'élève sur les fondations d'une ancienne villa. On y a retrouvé de nombreux vestiges romains, lesquels ont malheureusement été transportés au musée d'Aix. Une belle pièce voûtée du moyen âge est encore visible.

Citons également le domaine d'**Orvès**, massive gentil-hommière des Martiny, a été très abîmée par les Allemands qui en 1940 coupèrent les arbres.

Parlons pour terminer des **moulins** qui étaient si chers aux Valettois.

L'huile d'olive était jadis indispensable aux Provençaux. Rien ne pouvait la remplacer. Elixir de longue vie, remède souverain pour le foie, la rate, les brûlures, ne parlez pas de cette saleté d'huile san goût, qui n'a ni couleur ni vertu, avec laquelle on ne peut rien fricasser de bon, ni tourner un aioli réussi !

Elle donnait en plus le luminaire, alimentait le calen et la lampe à globe. Avec les lies nommées — caque — on fabriquait d'excellent savon. De Tourris à La Valette, ce n'était que restanques plantées d'oliviers, d'où de nombreux moulins à huile.

Les principaux furent :

Le moulin du Pont ; celui du Tombadou ; de la Font des Enfers ; de la Foux ; du Saint-Esprit ; des Baumes, pour ne citer que les principaux.

Ces moulins étaient ainsi conçus :

**Le plancher** emplacement qui contenait les couffins solidement tressés renfermant les olives.

**Le pesson** portique en pierres comprenant une encoche où s'emboîtait la pièce de bois, dans laquelle s'engageait une vis sans fin.

**Le clocheton** qui surmontait la toiture, devait faire contrepoids à la force de pression.

Le débit des ruisseaux se révélant insuffisant, la roue de pierre était généralement tournée par un mulet. Le moulin était chauffé avec les noyaux d'olives que l'on brûlait.

Ces moulins pittoresques ont dû les uns après les autres fermer leurs portes. Il ne reste à présent que les moulins électriques de Dardennes et de La Farlède.

Après ce court voyage dans le passé, je remarquerai que ce ne sont plus les Sarrasins ni d'Epernon qui ravagent ma Vallée, mais bien les repus de la Société de consommation, qui ont perdu le respect de la nature et ont arraché systématiquement les beaux oliviers romains.

Cependant, dans les années 50, des élèves des écoles des Beaux Arts allemandes, firent plusieurs fois le voyage pour le plaisir de dessiner dans ma propriété ces oliviers « gigambales » chers à Nostradamus. L'E.D.F., sans aucun souci d'esthétique a rasé le Plan des Chabertes, pour y installer un transformateur. D'affreux pylones hérissent nos collines. La croupe du Coudon saigne des plaies des carrières. On construit une piste pour motos en bordure de ma propriété. La Protection des Sites reste impuissante devant ces faits.

Quant à moi, je continue à lutter, malgré les difficultés, pour maintenir :

Le vin au pressoir

La grive dans les lierres

Les tuiles rondes sur le toit

Les pierres sèches dans les murs

Tel est mon drame !

Ma joie étant ensuite de me réchauffer à ce bon feu d'âtre, symbole des temps révolus.

### **REPONSE DE MONSIEUR LE COMMANDANT FERNAND LUCAS**

Madame,

Dans votre éloge de Madame Bertrand-Lasbleis, Marguerite Bonnefont en littérature, vous avez dès l'abord souligné qu'elle devint la première femme élue à part entière dans notre Compagnie.

Encore la possibilité d'élire une femme en qualité de membre associé ne date-t-elle nullement de la création de notre Académie.

C'est en effet à la séance de mars 1833 de la Société des Sciences, Arts et Belles Lettres du département du Var, séant à Toulon que Monsieur Curel, chef d'Institution à Toulon, fit à ses collègues la proposition d'accorder aux dames artistes et littérateurs la faculté de jouir du titre et des privilèges attachés à la qualité de membre correspondant ou associé. Que de précautions oratoires ne prend-il pas dans ce vibrant plaidoyer en faveur des femmes :

« Leur exclusion de toutes les facultés est une anomalie dans notre organisation sociale et si la proposition de l'effacer eut été absurde ou ridicule, il y a soixante ans, elle sera regardée aujourd'hui comme une chose tout à fait raisonnable et opportune. Oui, Messieurs, le temps est venu, sinon de demander la modification de quelques articles du Code civil, du moins d'ajouter un article aux règlements des sociétés savantes et d'admettre le beau sexe au partage des honneurs que nous accordons à l'intelligence.

« C'est une innovation que je vous demande, et une innovation extraordinaire je n'en disconviens pas. Mais vous aurez à examiner si elle n'est pas assortie aux idées de l'époque, et surtout si notre société en ouvrant ses portes aux dames qui se distinguent dans les sciences et les arts ne recevra pas un reflet de la gloire attachée à leur nom.

Et de conclure :

« Je crois que toutes les autres académies nous envieront le bonheur d'avoir conçu et accompli les premiers une idée civilisatrice qui peut avoir une influence salutaire sur l'avenir de notre organisation sociale. »

Cette proposition fut adoptée dans la même séance à la presque unanimité.

Pourtant cette mesure ne semble pas s'être généralisée et notre sœur aînée elle-même reste fidèle à sa misogynie. D'ailleurs dans le même temps, à une décennie près, un illustre académicien, Vigny, n'écrivait-il pas dans " La colère de Samson " :

Bientôt se retirant dans un hideux royaume  
La femme aura Gomorrhe et l'homme aura Sodome,  
Et se jetant de loin un regard irrité,  
Chaque sexe mourra chacun de son côté.

Sans doute s'agit-il d'un grand dépit amoureux, sans doute tous les Immortels n'approuvent-ils pas cette apocalyptique prophétie, mais au demeurant la grande dame du quai Conti va s'obstinant à n'accueillir que des hommes, ainsi que l'ont confirmé certaines récentes élections.

Mais revenons à notre modeste Compagnie.

Monsieur Curel avait, nous l'avons vu, fait litière de la condescendante théorie :

« Je consens qu'une femme ait des clartés de tout », mais il restait une dernière étape. Il fallut plus d'un siècle pour la franchir. En 1950, le docteur Clément étant président, le commandant Emmanuel Davin présenta son rapport sur la candidature de Madame Bertrand-Lasbleis, en qualité de membre actif résidant, arguant que jusqu'à ce jour seul l'usage avait prévalu et qu'aucun article du règlement ne s'opposait à cette élection. La candidate fut élue à l'unanimité.

Comme celle qui vous précéda, Madame, vous êtes une provençale d'adoption et — comme certains de vos collègues, — vous aimez passionnément cette région merveilleuse, vous vous êtes donnée à elle, et c'est pourquoi, comme le disait André Salmon vous recevez aujourd'hui « Votre lettre de naturalisation provençale ».

Vous êtes venue à Toulon à l'âge de onze ans ; votre père avait acheté une propriété aux Favières, d'où vint tout naturellement votre nom en littérature, Gine Favières.

Vous avez été initiée au dessin par votre beau-frère, le peintre Pierre Dolley qui avait transformé les greniers de la grande maison en atelier où sont venus travailler de nombreux peintres. Parallèlement vous poursuivez vos études secondaires au Collège Classique de Toulon et vous vous destinez au professorat de français. Mais le malheur vous frappe, vous perdez votre père et vous êtes obligée de chercher des ressources personnelles. Vous obtenez une bourse d'études au Concours des Bourses de la Ville de Paris, section Beaux-Arts, et pendant quatre ans vous travaillez dans l'atelier d'Albert Laurens. Vous voilà médaillée des beaux-arts et titulaire du diplôme d'Etat de professeur de dessin. Vous avez enseigné dans différents lycées pendant 35 ans dont 20 au lycée Bonaparte où, la première, vous avez aménagé une salle de dessin permettant l'enseignement artistique par le film et la projection.

En 1967 votre talent de peintre vous fait élire à l'Académie du Var en qualité de membre associé.

Tout aussitôt vous manifestez une bonne volonté toujours disponible et vous rendez les plus grands services à notre Compagnie : composition d'un fichier des archives de l'Académie, d'un fichier des livres de bibliothèque, établissement d'un registre de concours littéraires.

Mais vous n'avez jamais oublié vos premières amours, la littérature.

En 1972 vous publiez « Bouillon d'Ail », roman provençal cocasse, spirituel, dramatique, l'histoire toute simple de Paulinet le dernier pâtre du Faron, de la « Valles laeta », la vallée heureuse, La Valette.

En 1973 paraît « Mes aïeux de Saint-Malô ». Tout comme votre prédécesseur qui aimait à rappeler ses ancêtres corsaires, les Cornic, les de Kersault, vous avez, contant l'histoire de votre famille malouine au cours des 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles fait revivre tout un fabuleux environnement où la mer et la célèbre cité tiennent grande place, où se mêlent bourgeois, navigateurs, corsaires.

Cet ouvrage a d'ailleurs été sélectionné pour une exposition itinérante du livre français au Canada.

D'autres livres suivent : « Les Gaudes brûlent », « Le lycée Braque », « Noélie Trotobas », un recueil de vers libres « Une de 1912 ». Et vient de paraître en 1975 un recueil de cent poèmes : « Sous le signe de Véga ». Vous écrivez des vers depuis l'âge de 15 ans, et dans ce livre vous vous êtes penchée sur vos souvenirs d'une façon passionnément triste.

Je n'en veux pour preuve que le premier poème « Ballade aux sources du Gapeau », écrit sous une forme qui rappelle la villanelle de jadis.

### **BALLADE AUX SOURCES DU GAPEAU**

Nous sommes remontés aux sources,  
Qui dans les herbes se trémoussent,  
L'eau surgissait des terres rousses  
En plusieurs points parmi les mousses,  
D'entre les pierres qui s'émoussent,  
Ta main à ma main était douce...

Nous sommes remontés aux sources,  
D'un vrai COURBET le paysage  
Nous ravissait en son feuillage.  
Les hydromètres par saccades  
Rayaient les eaux de leurs glissades.  
Ta main à ma main était douce...

Nous sommes remontés aux sources,  
L'iris jaune, au bord de la rive  
Se regardait dans l'eau vive.  
Les grands ormes formaient ogive  
Nos pensées partaient en dérive.  
Ta main à ma main était douce...

Nous sommes remontés aux sources,  
Au mur du lavoir démoli,  
S'entrelaçaient des graffitti  
Là-bas le vieux pont soupirait,  
Du Grand Mistral tu me parlais.  
Ta main à ma main était douce...

Nous sommes remontés aux sources,  
Il manquait les nymphes en folie,  
L'ardeur, le feu, la griserie,  
L'érotisme des beaux sylvains,  
Aux cendres de nos cœurs éteints  
Ta main à ma main était douce...

Nous sommes remontés aux sources,  
Tu sais bien qu'il manquait céans  
La tempête de nos vingt ans,  
Fièvre et sève à nos corps dolents,  
Nos passions naïves d'enfants.  
Ta main à ma main était douce...

Nous sommes remontés aux sources,  
Par un lourd passé enchaînés,  
Sans oser même murmurer,  
Nous nous regardions étonnés.  
Ta main à ma main était douce...  
Nous sommes remontés aux sources,

Vous êtes venue à nous par la noble entrée des artistes;  
et voici que chemin faisant la femme de lettres s'est révélée.

Pour tout cet ensemble de talents, n'était-il pas juste,  
Madame, que vous preniez place parmi des collègues  
heureux de vous accueillir.